païen déjà cité[1] tant de fois, déclarèrent à l'empereur Adrien, que « s'il « consacroit ces temples bâtis à l'usage des chrétiens, tous les autres « temples seroient abandonnés, et que tout le monde embrasseroit la « religion chrétienne. » L'idolâtrie même sentoit dans notre religion une force victorieuse contre laquelle les faux dieux ne pouvoient tenir, et justifioit elle-même la vérité de cette sentence de l'Apôtre[2] : « Quelle « convention peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial, et comment « peut-on accorder le temple de Dieu avec les idoles ? »

Ainsi, par la vertu de la croix, la religion païenne, confondue par elle-même, tomboit en ruine ; et l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit que la nature divine, si grande et si étendue, ne pouvoit être exprimée ni par un seul nom, ni sous une seule forme ; mais que Jupiter, et Mars, et Junon, et les autres dieux n'étoient au fond que le même dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées et représentées par tant de mots différents[3]. Quand ensuite il falloit venir aux histoires impures des dieux, à leurs infâmes généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs fêtes et à leurs mystères qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses, toute la religion se tournoit en allégories : c'étoit le monde ou le soleil qui se trouvoient être ce dieu unique ; c'étoient les étoiles, c'étoit l'air, et le feu, et l'eau, et la terre, et leurs divers assemblages qui étoient cachés sous les noms des dieux et dans leurs amours. Foible et misérable refuge : car outre que les fables étoient scandaleuses, et toutes les allégories froides et forcées, que trouvoit-on à la fin, sinon que ce Dieu unique étoit l'univers avec toutes ses parties ; de sorte que le fond de la religion étoit la nature, et toujours la créature adorée à la place du Créateur ?

Ces foibles excuses de l'idolâtrie, quoique tirées de la philosophie des stoïciens, ne contentoient guère les philosophes. Celse et Porphyre cherchèrent de nouveaux secours dans la doctrine de Platon et de Py-

[1] Lamprid., *in Alex. Sev.*, c. XLIII. — [2] II *Cor.*, VI, 15, 16. — [3] Macrob., *Saturn.* lib. I, c. XVII et seq. ; Apul., *de Deo Socr.*; Aug., *de Civit. Dei*, lib. IV, c. X, XI, t. VII, col. 95 et seq.

thagore ; et voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des dieux vulgaires. Il n'y avoit, disoient-ils, qu'un Dieu souverain : mais il étoit si grand, qu'il ne se mêloit pas des petites choses. Content d'avoir fait le ciel et les astres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde, qu'il avoit laissé former à ses subalternes ; et l'homme, quoique né pour le connoître, parce qu'il étoit mortel, n'étoit pas une œuvre digne de ses mains[1]. Aussi étoit-il inaccessible à notre nature : il étoit logé trop haut pour nous ; les esprits célestes qui nous avoient faits nous servoient de médiateurs auprès de lui, et c'est pourquoi il les falloit adorer.

Il ne s'agit pas de réfuter ces rêveries des platoniciens, qui aussi bien tombent d'elles-mêmes. Le mystère de Jésus-Christ les détruisoit par le fondement[2]. Ce mystère apprenoit aux hommes que Dieu, qui les avoit faits à son image, n'avoit garde de les mépriser ; que s'ils avoient besoin de médiateur, ce n'étoit pas à cause de leur nature, que Dieu avoit faite comme il avoit fait toutes les autres ; mais à cause de leur péché dont ils étoient les seuls auteurs : au reste, que leur nature les éloignoit si peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en se faisant homme, et leur donnoit pour médiateur, non point ces esprits célestes que les philosophes appeloient démons, et que l'Écriture appeloit anges ; mais un homme qui, joignant la force d'un Dieu à notre nature infirme, nous fît un remède de notre foiblesse.

Que si l'orgueil des platoniciens ne pouvoit pas se rabaisser jusqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour être un peu au-dessous des anges, ne laissoit pas d'être comme eux capable de posséder Dieu ; de sorte qu'il étoit plutôt leur frère que leur sujet, et ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux, en esprit de société, celui qui les avoit faits les uns et les autres à sa ressemblance ? C'étoit donc non-seulement trop de bassesse,

[1] Orig., *cont. Cels.*, lib. V, VI, etc., passim ; Plat., *Conv. Tim.*, etc. ; Porphyr., *de Abstin.*, lib. II ; Apul., *de Deo Socr.*; Aug., *de Civit. Dei*, lib. VIII, c. XIV et seq. ; XVIII, XXI, XXII ; lib. IX, t. III, VI, t. VII, col. 202 et seq., 219, 223. — [2] Aug., *Epist.* III, *ad Volusian.*, etc, nunc CXXXVII, t. II, col. 404 et seq.

mais encore trop d'ingratitude au genre humain, de sacrifier à d'autres qu'à Dieu ; et rien n'étoit plus aveugle que le paganisme, qui au lieu de lui réserver ce culte suprême, le rendoit à tant de démons.

C'est ici que l'idolâtrie, qui sembloit être aux abois, découvrit tout à fait son foible. Sur la fin des persécutions, Porphyre, pressé par les chrétiens, fut contraint de dire que le sacrifice n'étoit pas le culte suprême ; et voyez jusqu'où il poussa l'extravagance. Ce Dieu très-haut, disoit-il[1], ne recevoit point de sacrifice : tout ce qui est matériel est impur pour lui, et ne peut lui être offert. La parole même ne doit pas être employée à son culte, parce que la voix est une chose corporelle : il faut l'adorer en silence, et par de simples pensées ; tout autre culte est indigne d'une majesté si haute.

Ainsi Dieu étoit trop grand pour être loué. C'étoit un crime d'exprimer comme nous pouvons ce que nous pensons de sa grandeur. Le sacrifice, quoiqu'il ne soit qu'une manière de déclarer notre dépendance profonde et une reconnoissance de sa souveraineté, n'étoit pas pour lui. Porphyre le disoit ainsi expressément ; et cela, qu'étoit-ce autre chose qu'abolir la religion, et laisser tout à fait sans culte celui qu'on reconnoissoit pour le Dieu des dieux ?

Mais qu'étoit-ce donc que ces sacrifices que les Gentils offroient dans tous les temples ? Porphyre en avoit trouvé le secret. Il y avoit, disoit-il, des esprits impurs, trompeurs, malfaisants, qui, par un orgueil insensé, vouloient passer pour des dieux, et se faire servir par les hommes. Il falloit les apaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent[2]. Les uns, plus gais et plus enjoués, se laissoient gagner par des spectacles et des jeux : l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graisse, et se repaissoit de sacrifices sanglants. Que sert de réfuter ces absurdités ? Enfin les chrétiens gagnoient leur cause. Il demeuroit pour constant que tous les dieux auxquels on sacrifioit parmi les Gentils étoient des esprits malins, dont l'orgueil s'attribuoit la divinité : de sorte que l'idolâtrie, à la regarder en elle-même, paroissoit seulement l'effet d'une ignorance

[1] Porphyr., *de Abstin.*, lib. II; Aug. *de Civit. Dei*, lib. X, passim. — [2] Porphyr., *de Abstin.*, lib. II, apud Aug., *de Civit. Dei*, lib. VIII, c. XIII, t. VII, col. 201.

brutale ; mais à remonter à la source, c'étoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excès par des esprits malicieux. C'est ce que les chrétiens avoient toujours prétendu ; c'est ce qu'enseignoit l'Évangile ; c'est ce que chantoit le Psalmiste : « Tous les dieux des Gentils sont des « démons ; mais le Seigneur a fait les cieux[1]. »

Et toutefois, Monseigneur, étrange aveuglement du genre humain ! l'idolâtrie, réduite à l'extrémité et confondue par elle-même, ne laissoit pas de se soutenir. Il ne falloit que la revêtir de quelque apparence, et l'expliquer en paroles dont le son fût agréable à l'oreille, pour la faire entrer dans les esprits. Porphyre étoit admiré. Jamblique, son sectateur, passoit pour un homme divin, parce qu'il savoit envelopper les sentiments de son maître de termes qui paroissoient mystérieux, quoique en effet ils ne signifiassent rien. Julien l'Apostat, tout fin qu'il étoit, fut pris par ces apparences ; les païens mêmes le racontent[2]. Des enchantements vrais ou faux, que ces philosophes vantoient, leur austérité mal entendue, leur abstinence ridicule qui alloit jusqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications superstitieuses, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines pensées, et leurs paroles aussi peu solides qu'elles sembloient magnifiques, imposoient au monde. Mais je ne dis pas le fond. La sainteté des mœurs chrétiennes, le mépris des plaisirs qu'elle commandoit, et, plus que tout cela, l'humilité qui faisoit le fond du christianisme, offensoit les hommes ; et, si nous savons le comprendre, l'orgueil, la sensualité et le libertinage étoient les seules défenses de l'idolâtrie.

L'Église la déracinoit tous les jours par sa doctrine, et plus encore par sa patience. Mais ces esprits malfaisants, qui n'avoient jamais cessé de tromper les hommes, et qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublièrent pas leur malice. Ils suscitèrent dans l'Église ces hérésies que vous avez vues. Des hommes curieux, et par là vains et remuants, voulurent se faire un nom parmi les fidèles, et ne purent se contenter de cette sagesse sobre et tempérée que l'Apôtre avoit tant recommandée

[1] *Psal.* XCV, 5. — [2] Eunap., Maxim., Oribas., Chrysanth.; *Ep. Jul. ad Jamb.*; Amm. Marcell., lib. XXII, XXIII, XXV.

aux chrétiens[1]. Ils entroient trop avant dans les mystères, qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions : nouveaux philosophes, qui mêloient les raisonnements humains avec la foi, et entreprenoient de diminuer les difficultés du christianisme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'Évangile. Ainsi successivement, et avec une espèce de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués : la création, la loi de Moïse, fondement nécessaire de la nôtre, la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grâce, ses sacrements, tout enfin donna matière à des divisions scandaleuses. Celse et les autres nous les reprochoient[2]. L'idolâtrie sembloit triompher. Elle regardoit le christianisme comme une secte de philosophie qui avoit le sort de toutes les autres, et, comme elles, se partageoit en plusieurs autres sectes. L'Église ne leur paroissoit qu'un ouvrage humain prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas, en matière de religion, raffiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

Dans cette confusion de sectes qui se vantoient d'être chrétiennes, Dieu ne manqua pas à son Église. Il sut lui conserver un caractère d'autorité que les hérésies ne pouvoient prendre. Elle étoit catholique et universelle : elle embrassoit tous les temps; elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit apostolique; la suite, la succession, la chaire de l'unité, l'autorité primitive lui appartenoit[3]. Tous ceux qui la quittoient l'avoient premièrement reconnue, et ne pouvoient effacer le caractère de leur nouveauté, ni celui de leur rébellion. Les païens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laissoient en son entier. Celse, qui reprochoit aux chrétiens leurs divisions, parmi tant d'églises schismatiques, qu'il voyoit s'élever, remarquoit une Église distinguée de toutes les autres, et toujours plus forte, qu'il appeloit aussi pour cette raison *la grande Église*. « Il y en a, disoit-il[4], parmi

[1] *Rom.*, XII, 3. — [2] Orig., *cont. Cels.*, lib. IV, V, VI. — [3] Iren., *adv. Hær.*, lib. III, c. I, II, III, IV; Tertul., *de Carne Christ.*, c. II; *de Præscript.*, c. XX, XXI, XXXII, XXVVI. — [4] Orig., *cont. Cels.*, lib. V, n. 59, t. I, p. 623.

« les chrétiens, qui ne reconnoissent pas le Créateur, ni les traditions « des Juifs; » il vouloit parler des marcionites : « Mais, poursuivoit-il, « la grande Église les reçoit. » Dans le trouble qu'excita Paul de Samosate, l'empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie Église chrétienne à laquelle appartenoit la *maison de l'Église*, soit que ce fût le lieu d'oraison, ou la maison de l'évêque. Il l'adjugea à ceux « qui « étoient en communion avec les évêques d'Italie et celui de Rome[1] » parce qu'il voyoit de tout temps le gros des chrétiens dans cette communion. Lorsque l'empereur Constance brouilloit tout dans l'Église, la confusion qu'il y mettoit en protégeant les ariens ne put empêcher qu'Ammian Marcellin[2], tout païen qu'il étoit, ne reconnût que cet empereur s'égaroit de la droite voie « de la religion chrétienne, simple « et précise par elle-même, » dans ses dogmes et dans sa conduite. C'est que l'Église véritable avoit une majesté et une droiture que les hérésies ne pouvoient ni imiter ni obscurcir; au contraire, sans y penser, elles rendoient témoignage à l'Église catholique. Constance, qui persécutoit saint Athanase, défenseur de l'ancienne foi, « souhai- « toit avec ardeur, dit Ammian Marcellin[3], de le faire condamner par « l'autorité qu'avoit l'évêque de Rome au-dessus des autres. » En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il faisoit sentir aux païens mêmes ce qui manquoit à sa secte, et honoroit l'Église dont les ariens s'étoient séparés : ainsi les Gentils mêmes connoissoient l'Église catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ses assemblées, et quels étoient ses évêques, jamais ils ne s'y trompoient. Pour les hérésies, quoi qu'elles fissent, elles ne pouvoient se défaire du nom de leurs auteurs. Les sabelliens, les paulianistes, les ariens, les pélagiens, et les autres, s'offensoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit. Le monde, malgré qu'ils en eussent, vouloit parler naturellement, et désignoit chaque secte par celui dont elle tiroit sa naissance. Pour ce qui est de la grande Église, de l'Église catholique et apostolique, il n'a jamais été possible de lui nommer un autre auteur que Jésus-Christ

[1] Euseb., *Hist. eccl.*, lib. VII; XXX. — [2] Amm. Marcell., lib. XXI, c. XVI. — [3] *Ibid.*, lib. XV, c. VII.

même, ni de lui marquer les premiers de ses pasteurs sans remonter jusqu'aux apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainsi, quoi que fissent les hérétiques, ils ne la pouvoient cacher aux païens. Elle leur ouvroit son sein par toute la terre : ils y accouroient en foule. Quelques-uns d'eux se perdoient peut-être dans les sentiers détournés : mais l'Église catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plupart de ceux qui cherchoient Jésus-Christ; et l'expérience a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de rassembler les Gentils. C'étoit elle aussi que les empereurs infidèles attaquoient de toutes leurs forces. Origène nous apprend que peu d'hérétiques ont eu à souffrir pour la foi[1]. Saint Justin, plus ancien que lui, a remarqué que la persécution épargnoit les marcionites et les autres hérétiques[2]. Les païens ne persécutoient que l'Église qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, et ne connoissoient qu'elle seule pour l'Église de Jésus-Christ. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches? Sa bonne séve ne se perdoit pas pour cela : elle poussoit par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne faisoit que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si on considère l'histoire de l'Église, on verra que, toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au dehors, et en augmentant au dedans la lumière et la piété, pendant qu'on a vu sécher en des coins écartés les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'enfer qui les soutenoit; l'œuvre de Dieu a subsisté : l'Église a triomphé de l'idolâtrie et de toutes les erreurs.

[1] Orig., *cont. Cels.*, lib. VII, n. 40, t. I, p. 722. — [2] Justin., *Apol.*, II, nunc I, n. 26, p. 59.

CHAPITRE XXVII

RÉFLEXION GÉNÉRALE SUR LA SUITE DE LA RELIGION, ET SUR LE RAPPORT QU'IL Y A ENTRE LES LIVRES DE L'ÉCRITURE.

Cette Église toujours attaquée, et jamais vaincue, est un miracle perpétuel, et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible, en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réunie aux prophètes et aux patriarches.

Ainsi tant de miracles étonnants, que les anciens Hébreux ont vus de leurs yeux, servent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Dieu, qui les a faits pour rendre témoignage à son unité et à sa toute-puissance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conserver la mémoire, que de laisser entre les mains de tout un grand peuple les actes qui les attestent, rédigés par l'ordre des temps? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'Ancien Testament, c'est-à-dire dans les livres les plus anciens qui soient au monde; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connoissance du vrai Dieu soit enseignée, et son service ordonné; dans les livres que le peuple juif a toujours si religieusement gardés, et dont il est encore aujourd'hui l'inviolable porteur par toute la terre.